

XYZ. La revue de la nouvelle

L'image qu'il préfère

Christiane Lahaie



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4677ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lahaie, C. (1997). L'image qu'il préfère. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 49–52.

L'image qu'il préfère

Christiane Lahaie

Adam regardait ailleurs quand on lui a prélevé une côte. Il observait probablement la course d'une comète entre deux galaxies, celle d'une gazelle et de deux fauves, celle de la lune autour d'un satellite à la dérive, ou la tranche dorée d'un livre précieux. Il n'a rien senti au moment où l'on a déchiré sa peau, où l'on a recueilli le sang et la sueur. Et quand il s'est tourné vers le nord pour humer la tempête, il a vu deux seins, une bouche et une petite pyramide inversée et sombre, à peine plus grande qu'une feuille d'acacia. C'est l'image qu'Adam a retenue d'Ève ; c'est l'image qu'il préfère.

C'est aussi l'image que projette ce clochard sur son grand écran privé. C'est cela qui lui donne envie de se glisser lentement, presque imperceptiblement, du siège gauche de la banquette vers le mien. Je fais semblant de ne pas le voir. Par le hublot, j'observe les tonnes de béton qui défilent, durcies et muettes, avant et après le vacarme de notre passage. Il n'a même pas l'excuse de l'heure de pointe, du métro bondé, de la promiscuité malsaine des corps et des regards. Sa main n'a pas encore osé bouger. Pour l'instant, elle reste tranquille. Immobile sur son genou, comme un mollusque accroché à un récif.

Il attend quelque chose. Un signal de ma part ou un geste ambigu. Il espère que je décroise les jambes. Juste assez pour que mon bassin s'incline ne serait-ce qu'un tout petit peu vers lui. Je suppose qu'il sourit. Son pardessus usé à la corde et d'un vert presque gris dégage une odeur d'huile rance, de poussière, de bitume. C'est l'odeur du trottoir, des ruelles, des squares désertés. Elle lui colle aux cheveux, à la nuque, aux semelles. Il a le teint de ceux qui ne mangent pas, de ceux qui noient leur

estomac dans l'alcool et la bile. Son haleine flotte jusqu'à moi. Je me détourne pour l'empêcher de m'envahir. Je construis des barricades avec mon souffle, avec mon dos. Mais il a l'air patient. Il ressemble à un vieux loup blanc qui aurait fui la meute pour mieux flairer sa proie. Toujours la même et qu'il traque jour et nuit. Et parfois, quand sa vigilance s'affaisse, il s'endort, recroquevillé près d'un conduit d'air chaud.

Il se paie même le luxe de la jalousie. Je le sais parce qu'il vient de fusiller du regard celui qui entre. Celui qui s'assoit sur la banquette libre, devant moi. Celui dont le profil déchire doucement mon horizon. Celui dont les longues jambes s'étendent comme un pont de chair vive. Le jeune, très jeune homme lit les *Lettres à un jeune poète*. Il a les cheveux lisses et blonds comme une gerbe de foin, très tard en automne. Ses mains sont comme des vaisseaux pirates. Elles tanguent et s'échouent, veloutées et blanches, contre le cuir de sa veste. Je parie qu'il est de ceux qui croient que notre planète est ronde, qu'un Éden existe et qu'il se trouve quelque part à l'ouest.

Puis, il y a cette épave qui sent la cendre et les rêves brisés. À moins qu'il ne s'illusionne, en ce moment même. Il a remué. Maintenant, il se redresse. Il veut s'assurer que je ne l'oublie pas. Ses moindres mouvements répandent les effluves fétides de sa peau mate. Il s'essuie le front. Nous le toisons tous les deux, le jeune poète et moi. Mais lui le détaille de ses yeux mouillés, impudiques et mobiles. Il se détourne enfin et se replonge dans sa lecture. Moi, je n'ai pas de livre derrière lequel me réfugier.

Bénis soient les mots écrits, car ils n'ont pas d'odeur. Tant qu'on les autorise à le faire, ils parlent, et quand ils nous dépassent, nous avons tout le loisir de les effacer, de les supprimer, de retourner à la quiétude de la page blanche. Tandis que cet étranger, tout contre moi, s'incrute. Que je ferme les yeux ou que je les écarquille, il reste là, ballotté par le roulis du métro. Que je le veuille ou non, tous les jours, il longe les murs des quartiers propres, en quête d'une compagne de fortune. Ou du grand amour. Et sa soif d'affection me dégoûte. Elle me fait mal.

Mais il s'en fout. Il s'est rapproché, j'en suis sûre. Il a profité de ce que je m'attendrissais pour attaquer. Il cherche à m'intimider. C'est tout ce dont il est encore capable. C'est ce qu'il a appris à faire de son côté des choses. Et moi, dans mon petit univers douillet, dans mon repaire de fantômes, je ne fais qu'attendre. Attendre qu'on se trahisse, qu'on s'ouvre les veines. Une fois le sacrifice accompli, je peux enfin pleurer sur le sort du monde. Mais à la vérité, je suis un monstre d'égoïsme. Une muraille de lâcheté. Et lui, le vieux loup à la barbe de lichen, il a tout compris.

Alors, je me tourne vers la beauté, vers l'image que je préfère. Droit devant moi. Je m'imagine, coincée entre deux parois de haine, sauvée in extremis par un inconnu. Celui qu'on croise en songe. Qui vient et qui repart, sans avoir révélé son nom. Sans avoir prononcé le nôtre. Celui qui prend sans donner les réponses. Sans attendre les questions. Qui n'a que sa voix pour nous enrubanner de silence. Et celui-là, on voudrait le bercer, lui mordre les lèvres, le laisser s'enfoncer en nous comme une aiguille à tatouer. On voudrait crier, les bras serrés autour de son armure. Rire de ses larmes, de l'ondulation interminable de ses reins. De celui-là, on veut tout. On en réclame le cœur, la lune ou n'importe quel autre caillou abandonné.

Le poète va descendre. Il fait comme si nous n'étions pas là. D'ailleurs, nous n'avons rien à voir avec sa solitude, ses rejets, ses enjambements. Il a le sens du drame, lui. Il ne se tracasse pas pour un vagabond pitoyable ou pour une fille égarée qui se sent coupable de ne pas embrasser les lépreux. Il sort et, derrière lui, les portes se referment avec un bruit sec. Le chant du métal et du caoutchouc usé. Et l'odeur des rails, semblable à celle du pain noirci. Le wagon s'ébranle. Je n'ose pas me retourner pour admirer une dernière fois la silhouette du jeune homme. Je suis trop occupée. Trop horrifiée par cette étreinte dérisoire, par cette main calleuse qui s'est posée sur le revers de mon manteau et dont l'auriculaire, dressé, remonte sur ma cuisse.

Je l'interpelle. Je lui dis « il ne faut surtout pas vous gêner ! » Et je le vouvoie, en plus. Je le vouvoie. Je suis comme ma mère

qui avait rétorqué un jour à un maniaque qui s'obstinait à lui téléphoner «vous, allez donc vous faire soigner». Même quand on m'agresse, je trouve le moyen d'être compréhensive, maternelle et généreuse. Même quand on se sert de moi, quand on abuse, je ne sais que pardonner. Je reste polie et bonne. C'est l'image qu'ils préfèrent.

Je me lève, bien qu'il reste encore deux stations avant la mienne. Le vieux s'est fait tout petit sur la banquette. Dans ce film romantique où il tient le beau rôle, où tous les paradis sont permis, je n'aurai fait que passer. Je me demande si c'est lui ou moi-même que je déteste. Quant au jeune poète, le diable peut l'emporter. Mes talons ne claquent pas sur la surface rigide de la rame. Je suppose que c'était inévitable.

Je suppose que je suis en train de m'effacer.